

# LA PUISSANCE NARRATIVE DES CARTES

Note de l'éditeur  
Benjamin Roux

Benjamin Roux est éditeur  
et associé aux Éditions du commun.  
Ses réflexions portent sur  
la place des traces et récits dans  
les expériences collectives.  
Ses travaux et ses écrits sur les  
pratiques collectives et les enjeux  
de la culture des précédents  
sont accessibles sur son site  
[cultivateurdeprecedents.org](http://cultivateurdeprecedents.org).

« La carte n'est pas le territoire qu'elle représente,  
mais, si elle est correcte,  
elle a une structure semblable au territoire,  
ce qui explique son utilité. »

Alfred Korzybski<sup>1</sup>

« La carte est le miroir de notre communauté,  
elle sert à montrer ce que nous apprenons  
et elle aide à comprendre le territoire. »

IAAFs Raimundo Kaxinawá<sup>2</sup>

« Raconter le monde,  
c'est raconter comment on entend le modifier.  
Les récits sont déjà la lutte,  
et la lutte a besoin de récits. »

Wu Ming<sup>3</sup>

La carte n'est pas le territoire. Cela sonne comme une évidence, surtout à la lecture du livre que vous avez entre les mains. Et pourtant, c'est une

---

1. Alfred Korzybski, *Science and Sanity. An introduction to Non-Aristotelian Systems and General Semantics* [1933], *New-York, Institute of General Semantics*, 1994, p.58, cité par Nephys Zwer et Philippe Rekecewicz dans *Cartographie radicale. Explorations*, Dominique Carré/La Découverte, 2021.

2. Dans l'article de Renato Antonio Gavazzi, « Cartographie autochtone à Acre. Influencer les politiques publiques au Brésil », *Comissao Pro-Indio do Acre*, p. 175.

3. « Entretien de Wu Ming 5 et Wu Ming 2 » dans *Constellations. Trajectoires révolutionnaires du jeune 21<sup>e</sup> siècle*, l'Éclat, 2014 ; <https://mauvaisetruppe.org/spip.php?article96>

information cruciale qui nous fait défaut au quotidien, lorsque nous consultons un trajet sur notre application GPS, ou encore une localisation sur le service de Google. C'est aussi le cas lorsque nous regardons un planisphère qui, comme vous le comprendrez dans les expériences qui vont suivre, nous place, nous Européen·nes, au centre du monde.

La carte est un récit : le processus qui nous permet de la réaliser est en tout point similaire à celui qui nous permet de raconter des histoires. Nous avons pour cela besoin d'un émetteur, d'un destinataire et d'un récit à partager. L'aspect visuel de la carte ne doit pas nous faire oublier l'essentiel : d'une part, tout récit adressé porte en lui des intentions et, d'autre part, les récits qui nous touchent sont ceux qui viennent capter nos désirs et croyances. Et ce depuis la nuit des temps, depuis les premiers récits et mythes. Nous nous racontons des histoires pour nous souvenir, pour en tirer des leçons ou pour nous faire peur au coin du feu.

Ces intentions embarquées, cousues au sein même de la narration, nous pouvons les appeler des «faire-faire»<sup>4</sup>. Tous les récits en sont composés, qu'il s'agisse de faire-peur, faire-rire, faire-pleurer, faire-savoir, faire-comprendre... Ils répondent au besoin de créer du liant, de nourrir les relations humaines. Ces mécanismes sont socialement codés, convenus, et les personnes en présence en connaissent les règles.

Or la puissance des récits et la capacité à jouer de leurs codes peuvent permettre à celles et ceux qui les maîtrisent d'en (ab)user, notamment parce que ces récits dissimulent les intentions qui les composent. Les exemples les plus évidents relevant de l'art du *storytelling* sont la communication commerciale (faire-acheter) et la politique (faire-voter). On y est devenu maître en dissimulation des intentions et en captations de nos désirs et croyances. Ils vont notamment imbriquer des

faire-faire, sur le mode des poupées russes : faire-peur dans le but de vous faire voter, faire-saliver pour vous faire consommer, etc.

Le monde dans lequel nous vivons est rempli de récits, nos quotidiens aussi. C'est un enchevêtrement de récits singuliers, contradictoires ou complémentaires, de récits éphémères ou séculaires, de mythes et d'épopées venues d'en bas, de récits unifiants ou de leçons de vie qui tendent à l'universalité. Ou encore des bouts du passé qui ne survivent pas à l'amnésie collective et, ce faisant, des expériences que nous serons appelé·es à revivre.

Le monde dans lequel nous vivons est structuré par un ensemble de systèmes de domination du vivant, humain ou non humain – domination capitaliste, impérialiste, colonialiste, patriarcale, etc. – ou non vivant – extractiviste, etc. La lutte contre toutes ces formes de dominations et d'injustices nous oblige à choisir nos armes. De l'art ancestral qu'est celui de conter<sup>5</sup>, nous voyons bien que le récit est devenu industrie, stratégie et outil de pouvoir. Il est entendu que la puissance et la portée des récits dominants et dévastateurs sont directement proportionnelles aux moyens financiers des personnes qui les émettent. Nous pourrions être accablé·es par ce constat si nous n'avions autour de nous une multitude de récits d'expériences et de luttes, à commencer par ce livre.

La carte est une lutte. Et la lutte s'appuie sur nos cartes. Les expériences relatées dans cet ouvrage démontrent que, tout comme les récits, les cartes sont avant tout adressées à celles et ceux qui les produisent. Tel un miroir, la carte est une manière de se raconter l'histoire du territoire où nous vivons, l'histoire de nos ancêtres, l'histoire de notre lien aux autres, l'histoire de ce que nous avons réussi à mener collectivement.

4. Yves Citton, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Éditions Amsterdam, 2010.

5. Voir Walter Benjamin, «Le conteur» [1936] dans *Œuvres III*, Éditions Folio Essais, 2008 ; Benjamin Roux, *l'art de conter nos expériences collectives. Faire récit à l'heure du storytelling*, Éditions du commun, 2018.

Raconter, documenter, imaginer nos luttes par les cartes et les récits nous confère un pouvoir réel qui vaut plus que tous les moyens financiers de nos adversaires.

Nous pouvons ainsi contribuer, non pas à une montée en généralité, une homogénéisation de nos récits et de nos expériences, mais bien à une «montée en latéralité<sup>6</sup>» : une propagation de territoire en territoire de nos histoires et donc de nos luttes.

Notre force est de nous mélanger, d'échanger, de renforcer mutuellement nos expériences collectives, constituant le maillage serré et dense d'une culture commune.

C'est ce à quoi ce livre souhaite contribuer en partageant ces exemples de pratiques qui prennent racine, là où elles sont, et en vous invitant, avec le fanzine en fin d'ouvrage, à en faire de même, là où vous êtes.

---

6. Pascal Nicolas-Le Strat, *Le travail du commun*, Éditions du commun, 2016, p. 180.